



Nicolas Bourthoumieux, *6 Lunes*, 2019,
épreuve gélatino-argentique
© l'artiste



ATLAS EXPORT, vue d'exposition
Photo © Jeanne Le Lièvre

La nuit a des propriétés de distorsion physique et cognitive qui offre à ses occupants des chances de transmutation. La nuit est *medium* – la seule, de par son obscurité même, à pouvoir laisser *transparaître* le réel. Du latin *trans* (au-delà), le préfixe exprime ici l'idée de traversée, de révélation. Vague milieu entre ce qui est advenu et ce qui pourrait advenir, la nuit advient et fait advenir: elle porte des débordements et des soulèvements, elle porte des communautés de rêves et de desseins, des communautés de corps et de destins, mais aussi des communautés innommées, constellations déchiquetées de solitudes, à leur insu reliées par le feutre sans bord d'un espace-temps fantasmatique. Dans de nombreuses cultures, la nuit transcende son statut de simple absence de lumière pour revêtir une signification politique, philosophique et esthétique profonde. Prenant le contrepied d'une acception engourdie de la nuit, deux expositions l'ont, sous la houlette de la commissaire Claire Contamine, récemment vivifiée: *The Night Watch* et *Atlas Export*. Placées sous le signe de la résistance et de l'interdisciplinarité, ces deux expositions réhabilitent l'écoute comme posture esthétique: l'absence de vision liée à l'obscurité offre à l'ouïe une veine d'exploration et de sensations. Ou quand le point d'écoute devient le point de vue.

LA NUIT, DEMEURÉE

THE NIGHT WATCH

*The Night Watch*¹ est un cycle de créations radiophoniques dont la particularité est de prendre l'insomnie pour trame créatrice. Diffusée sur les ondes de LYL radio², cette proposition a d'emblée voulu opérer un déplacement en termes de modèle d'exposition: non plus une exposition *intra muros* dont l'acmé a lieu le premier jour, celui du vernissage, mais une exposition *in tempore*, insaisissable en dehors de son propre cycle de transmission. Dirigée vers les lieux d'intimités que sont les chambres des auditeurs, la transmission radiophonique ne s'accompagne d'aucun témoin³, de nul coup d'œil, d'aucun appareil. L'oreille est nue; elle est précaire car sans paupières.

Questionnant les dimensions politique, économique et esthétique du sommeil et de la veille, cette programmation a également été pensée comme un traitement curatif, comme une conjuration de la saturation visuelle diurne et comme la contestation d'une conception rentabiliste de la

nuit. Socialement, la nuit est en effet largement considérée comme un espace-temps de reconstitution de nos forces de travail, comme un sas de décompression et de récupération au service du jour. Dépoussée de sa propre vitalité, la nuit se trouve objectivée par l'appareil productiviste de notre société capitaliste. Ce que Jacques Rancière décrivait dans *La Nuit des prolétaires*. *Archives du rêve ouvrier* (1981) trouve ici un écho étonnant: brisant le cercle d'une servitude vouée à reproduire le partage qui destine les uns aux privilèges de la pensée et de la récréation, les autres aux servitudes du travail et de la fatigue, un groupe de prolétaires des années 1830 va rompre avec l'ordre du temps qui leur est imposé, celui qui place le sommeil réparateur entre les jours du salaire. Dérégulant le cycle du jour et de la nuit en retardant "jusqu'à la limite extrême l'entrée dans [un] sommeil qui répare les forces de la machine servile", ils se rassemblent au crépuscule ou à l'aube pour véritablement habiter et activer leurs nuits: nuits de débats, nuits d'écri-

¹ Cette programmation n'est plus audible en ligne mais fera l'objet d'un événement à Société lors du Gallery Weekend des 8 et 9 septembre prochain, ainsi que d'une édition également disponible lors de cet événement. <https://www.societe-d-electricite.xyz/>

² <https://lyl.live>

³ "Consentir à la nuit, c'est accepter de se soumettre aux expériences singulières qu'elle seule rend possibles. Bonne ou mauvaise, intime et sensible, elle ouvre un espace où il devient possible de vivre sans témoin", écrit le philosophe Michael Foessel dans *La Nuit. Vivre sans témoin*, éd. Les grands mots, 2018.



Alexandre Lavet, *Sleeping drawing*, 2023,
dessin sur iPhone
© l'artiste

tures, nuits d'études et de lectures, nuits d'ivresses et de rêveries – nuits arrachées à la nuit au nom d'une autodétermination si contemporaine, refusant de renoncer à leur propre puissance. "L'ouvrier doit avoir la science de son malheur", disait Fernand Pelloutier⁴. Ces prolétaires "non représentatifs" du prolétariat, comme l'écrit Rancière, allumèrent un foyer de résistance biologique, politique et intellectuelle qu'il est intéressant d'examiner à la lueur de "la lumière blanche du capitalisme" : si le capitalisme contamine nos sommeils et fait de nos nuits des nuits blanches, c'est bien parce que, contrairement à ce que le système posait en 1830, "le repos et la récupération ne répondent plus à aucune nécessité interne, car ils ne représentent plus des facteurs de croissance et de profitabilité économique", ainsi que l'écrit Jonathan Crary⁵. Voilà à quelques-unes des réflexions que l'on a pu entendre dans le premier épisode du programme, *Bonne nuit*, un entretien érudit de Claire Contamine avec Yann Chateigné Tytelman dans lequel on dérive avec bonheur entre paysages sonores, réflexions philosophiques et références historiques relatives à l'obscurité et à la nuit.

Sélectionnés pour le lien que leurs pratiques ou sujets de recherche entretiennent avec la nuit, une douzaine d'artistes ou théoriciens ont investi, sur une période de deux mois et demi à raison d'une nuit par semaine l'espace de LYL radio avec des formats hétéroclites ancrés dans des disciplines diverses. Partant du cinéma, de la musique, de la poésie, du *field recording*, du rap, du *spoken words*, de l'art culinaire, de l'art conversationnel ou de la pratique méditative, **Marc Buchy**, **Alice Butterlin**, **Yann Chateigné Tytelman**, **Aho Ssan & Bertrand Cavalier**, **Hanne Lippard**, **Pélagie Gbaguidi**, **Joachim Koester & Stefan A. Pedersen**, **Alexandre Lavet**, **mountaincutters**, **Pablo Pijnappel**, **Benoît Platéus**, **Végétamère** ou encore le **Centre Vidéo de Bruxelles** ont tour à tour ouvert un champ d'écoute spécifique, plongeant l'auditeur dans un état de conscience plus ou moins propice au songe, à la somnolence, au voyage ou à l'apprentissage. Bien que ces pièces sonores n'aient pas été conçues pour être exclusivement écoutées de nuit, une écoute nocturne leur confère toutefois une dimension supplémentaire. "À la radio, l'écran est plus grand qu'au cinéma", disait Orson Welles. Il semble que la nuit aussi, l'écran paraisse plus grand.

C'est un autre film que celui qui, soustrait de ses images, déroule le tapis de sa bande-son, déverrouillant des imaginaires et des narrations qui l'excèdent et l'augmentent. Avec *Tenir fête*, **Marc Buchy** explore, au travers d'une compilation de scènes de fête tirées de différents films, l'émancipation individuelle et collective que peuvent induire les fêtes nocturnes. La *playlist* est non pas composée à partir de chansons mais bien à partir de scènes de films, et restitue la puissance exutoire de la fête et de la piste de danse comme lieux de libération, où la cohabitation des esprits et des corps matérialise une micro-société, un corps social offensif, exactement comme dans les nuits prolétaires narrées par Rancière. C'est à un exercice similaire que nous convie **Benoît Platéus** avec *La nuit toutes les dents sont blanches*, la bande sonore de son film *WOW* mettant en scène les propres rêves de l'artiste.

Des compositions musicales ayant la puissance de nous immerger dans un état hypnagogique particulièrement suave sont également au programme. C'est la cas du très beau *Malgré la nuit* de **Aho Ssan et Bertrand Cavalier**, un morceau de musique *ambient*, méditative et stratifiée, qui transporte l'auditeur dans la pleine nuit d'une mégapole, jouant sur les effets de l'obscurité et procurant une sensation de vertige et de liquidité. *Afternoon*

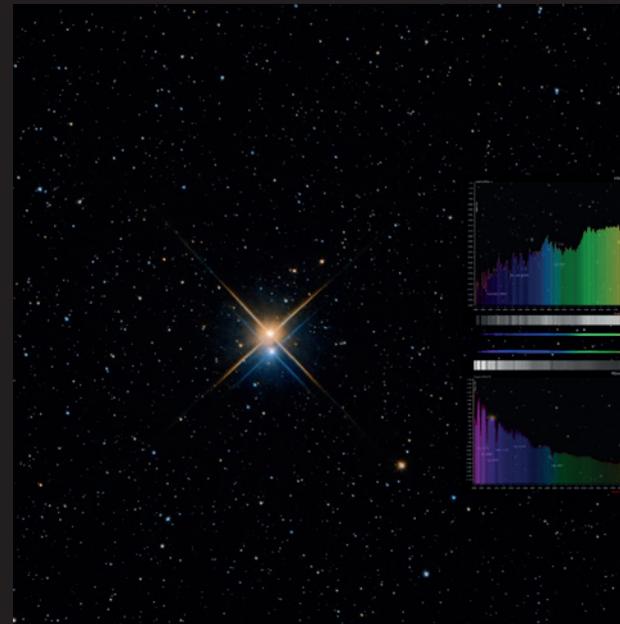
Delights d'**Alexandre Lavet** consiste pour sa part en une bande sonore onirique composée d'enregistrements audio de siestes que l'artiste s'est octroyées dans différents pays, jouant avec les idées de paresse, de passivité et d'oisiveté.

Avec *Meditation Tapes*, **Joachim Koester et Stefan A. Pedersen** proposent des instructions douces de méditation, tandis qu'**Aline Bouvy**, alias Végétamère, soumet drolatiquement quelques étonnantes *Recettes contre l'insomnie* – vertueuses préparations partiellement inspirées du livre *Natural Harvest* de Paul Photenhauer⁶, lequel propose des recettes de cuisine à base de sperme. Outre sa valeur hautement nutritive, le sperme possède en effet des propriétés soporifiques liées à sa teneur en mélatonine, en sérotonine, en ocytocine, en thyrotropine et en cortisol.

La nuit d'un temps du duo **mountaincutters** épouse un format dialogique nous menant vers des savoirs inouïs, des lectures de récits historiques et préhistoriques pour tenter de remonter aux sources de la lumière primitive. La nuit y est dépliée comme une archive peuplée de grottes, d'abysses et de corps prépolitiques à écouter. Les narrations intimes ou fictives de **Hanne Lippard** (*Divine Light*), **Alice Butterlin**⁷ (*Moths drifting in the neon sky*) ou **Pélagie Gbaguidi** (*Re-belles de nuit*) nous rappellent le potentiel universel de l'oralité, "la vibration du corps voyageant dans le corps des autres", selon les mots de cette dernière. C'est encore la parole narrative qui est au cœur de *Sauve la nuit* du **Centre Vidéo de Bruxelles** (CVB), une série de portraits situés de travailleurs nocturnes que l'on suit dans leurs espaces professionnels : un gardien de nuit, des pianistes, un astrophysicien, une infirmière, un pyrotechnicien... Bien qu'ils aient trente ans⁸, ces portraits restent très actuels s'agissant des conditions contemporaines du travail dans notre "société de la fatigue", telle que décrite par le philosophe Byung-Chul Han⁹.

En clôture, les voyages oniriques de **Pablo Pijnappel** font le parallèle entre le cinéma et les rêves en suscitant des images mentales, tandis que *Dreamworks* compile des récits de rêves soumis par des artistes à la suite d'un appel ouvert leur demandant de partager des rêves spécifiquement liés à la réflexion ou à la réalisation d'œuvres d'art. Certains ont été réalisés, d'autres sont restés à l'état de fantômes.

The sky on February 24, 2022,
"Beautiful Alibireo AB"
© Robert Eder



4 Fernand Pelloutier, *Le Musée du travail* in "L'ouvrier des deux mondes", 1^{er} avril 1898.

5 Jonathan Crary, *24/7: Late Capitalism and the Ends of Sleep*, London and New York, Verso, 2013.

6 Paul Photenhauer, *Natural Harvest: A collection of semen-based recipes*, CreateSpace Independent Publishing Platform, 2008.

7 Alice Butterlin a par ailleurs écrit *Les Heures Défuntes*, éd. Le Gospel, 2022 : un recueil de textes autour des sons du rêve et de l'inconscient.

8 Ces portraits sont extraits d'une série de courts métrages tournés au début des années 1990 à Bruxelles par le Centre Vidéo de Bruxelles, studio de production documentaire qui produit des films collectifs dans une démarche d'éducation permanente.

9 Byung-Chul Han, *La Société de la fatigue*, Belval, éd. Circé, 2014.

10 Situé à Anderlecht, le complexe accueille depuis 2017 une communauté d'artistes qui y vivent et y travaillent à "la faveur" d'un bail précaire, Brasserie Atlas, 15 rue du Libre Examen, 1070 Anderlecht.

11 C'est en effet sur le site des Brasseries qu'est hébergée la radio LYL.



ATLAS EXPORT, vue d'exposition
Photo © Jeanne Le Lièvre

THE NIGHT WATCH
SOCIÉTÉ
106 RUE VANDERSTICHELEN
1080 BRUXELLES
WWW.SOCIETE-D-ELECTRICITE.XYZ
ÉVÈNEMENT ET ÉDITION LORS DU
BRUSSELS GALLERY WEEKEND
LES 8 ET 9.09.23

ATLAS EXPORT

Lieu de production brassicole jusqu'en 1952, le site des Brasseries Atlas¹⁰ accueille aujourd'hui une communauté d'artistes et est le siège de productions diverses : concerts, arts visuels, ateliers, cinéma, fêtes, radio¹¹... Des artistes y travaillent et des publics s'y côtoient dans des contextes et des temporalités variés, faisant de cette friche industrielle un lieu d'hybridations, de superpositions et de circulations opératives. Un lieu d'engagement aussi, à l'image de l'exposition *Atlas Export* (du nom de la bière éponyme) qui s'y est récemment tenue dans un dialogue documenté avec l'histoire du lieu, ses résistances et sa précarité. Procédant d'un geste de déplacement des catégories disciplinaires et de floutage de leurs frontières, comme c'était le cas dans *The Night Watch*, l'exposition, sensoriellement très puissante, rassemble des œuvres dans une logique de complémentarité des savoirs, mais cultive aussi leurs points de frottement et de friction pour écrire une partition en soi, faire émerger une œuvre en sus.

En résonance à la porosité du lieu, les artistes présentés opèrent aux interstices de plusieurs champs artistiques tels que la musique, les arts plastiques, la scénographie, le cinéma ou le design. "Leur langage commun est sans doute l'autonomie et le lâcher-prise promu par le mouvement *rave* des années 90", nous dit la commissaire Claire Contamine. Dans un dispositif d'obscurité radicale, la bande-son composée par **Céline Gillain** (qui, soulignons-le, relève la gageure d'une acoustique particulièrement hostile inhérente à la nature même du lieu) fait entrer le club dans l'espace de l'exposition pour "prouver que l'art est une fête". Plus qu'emblématiques, les pastilles invasives *Acid Lover* de **Xavier Mary** viennent témoigner de cette résis-

tance à la morosité et à la dystopie du monde par la fête et ses pouvoirs hypnotiques, célébrant la réinvention de soi et du collectif que la fête autorise. Enfin, les vidéos d'archives de **Jacques André** relatives aux *rave party* et notamment à celle qu'il avait organisée à l'ERG (école de recherche graphique) en 1991 y trouvent un écho conquérant et trans-générationnel, et constituent ici une sorte de leg.

Atlas Export s'essaye, au cœur d'une nuit échafaudée de toutes pièces, comme une microsociété en quête de sens. Dans cet écosystème, l'installation audiovisuelle de **Mika Oki**, *Ephémère*, nous rappelle à la précarité de nos mondes en plaçant le curseur sur les "éphémères", ces insectes - nuées évanescences comme le sont les fêtes, vivant moins de vingt-quatre heures; alors que le merveilleux film *Soum* d'**Alice Brygo**, dont le format se situe entre le documentaire intimiste et la fiction onirique, traite de l'occupation temporaire par de jeunes squatteurs de lieux abandonnés, déclassés par le système, et de l'odyssée éperdue d'une jeunesse trouble et troublée en déficit d'ailes, d'héritages, de transmissions et de rituels.

Pouvant tout autant se répondre que s'opposer, ces œuvres sont activées, mises en dialogue grâce à un prodigieux agencement scénographique : *Echo Chamber*, dispositif collaborativement orchestré et minuté par **Deborah Bowmann** et **Céline Gillain**, lie véritablement les œuvres, nous les donne à lire et à entendre sous des jours et des nuits multiples. La lumière, tantôt blanche et acide, tantôt chaude, fragmentaire ou absente, danse avec la bande-son semblant surgir d'un inframonde pointant vers la lumière, la solidarité et les vies à venir, encore.

Sève I.V. Janssen

